

# ÉDITORIAL

Francis DANVERS

Qu'est-ce que décider dans un monde complexe où l'incertitude est la seule certitude ? Les conduites d'orientation chez les jeunes s'expriment au premier abord sous la forme d'un comportement d'indécision : « Je ne sais pas ce que je veux faire plus tard ». On le pressent, l'état d'indécision est lié à l'état psychologique du sujet, plus ou moins stressé, et à la capacité de se sentir acteur, auteur-interprète de ses choix d'avenir. La théorie de la décision étudie ce processus à l'aide des notions de probabilité et d'utilité. Odile Dosnon nous propose une démarche de psychologue de l'orientation, attentive aux différentes sources de l'indécision et au caractère multidimensionnel de la prise de décision. La mesure d'un phénomène ne nous interdit pas de nous interroger sur la nature de celle-ci. Prendre une décision d'avenir au moment de l'adolescence est une véritable épreuve existentielle, qui peut faire l'objet d'une approche développementale et d'un programme éducatif.

Au contraire d'une idée reçue, consistant à associer les mécanismes de l'orientation aux règles de la reproduction sociale, Bernard Desclaux souligne avec force de conviction que l'orientation est essentiellement un processus qui s'éduque dans une dynamique sociale.

L'éducation à l'orientation relève d'une stratégie d'acteurs, individuels et collectifs, dans une perspective temporelle. La formation continue des personnels dans l'Éducation nationale est, à cet égard, tout à fait essentielle.

Le niveau d'observation conditionne le point de vue à l'échelle historique et des territoires (national et européen). La désorientation générale, thème à la mode, est le fruit d'une crise de l'organisation au sein du système éducatif et d'une crise dans la vie professionnelle. Faut-il inventer un nouveau mode de gouvernance pour l'orientation de demain ? L'analyse fine d'une innovation conduit à penser en termes de transgression de normes organisationnelles.

Quelle place occupe l'orientation scolaire et professionnelle dans la formation des maîtres ? Le moins que l'on puisse dire est que les IUFM n'en font guère un objectif prioritaire. Gisèle de Lylle est allée, en sociologue, écouter ce qu'en disent ces « nouveaux profs » de l'école républicaine, restés à l'écart du débat d'idées qui a opposé leurs aînés sur les orientations de la loi du 10 juillet 1989. Sous la Troisième République, le problème de l'orientation scolaire ne se posait pas véritablement, en raison du clivage de l'organisation scolaire

entre le réseau primaire/professionnel (PP) et réseau secondaire/supérieur (SS) à l'image de la « société capitaliste » (Baudelot et Establet, 1974).

La thématique de l'« école unique » contribua à faire échec à cette orientation par l'échec. Mais comment promouvoir une orientation active et positive, qui puisse contribuer au projet d'avenir d'un jeune susceptible d'exercer plusieurs métiers dans sa vie ? Former l'homme et le citoyen fait partie des missions dévolues au service public d'éducation. Nul ne peut sérieusement le nier. Par contre, les représentations sociales sur le métier d'enseignant sont moins consensuelles sur l'idée qu'il faille accompagner les adolescents en vue d'une insertion sociale et professionnelle réussie.

Les travaux de Régis Ouvrier-Bonnaz se situent dans la perspective d'une didactique de l'orientation scolaire centrée principalement sur l'activité des élèves. En théoricien de l'idée d'une « communauté de travail à propos d'orientation dans l'école », il nous livre les principaux repères de ce qui devient, à la fin du XX<sup>e</sup> siècle, le matériau d'une « psychologie de l'orientation » (Guichard, Huteau, 2001).

F. Parsons, l'initiateur américain, avait formulé en 1909 le premier modèle empirique du conseil professionnel. Héritier d'A. Binet, J. Piaget (1923) jette les bases d'une épistémologie génétique des structures intellectuelles. Dans le sillage du fameux plan Langevin-Wallon, H. Wallon (1947), en considérant que l'enfant est un être social, plaide pour que la psychologie et la sociologie combinent leurs efforts.

En continuateur de l'œuvre d'H. Piéron, les travaux de M. Reuchlin, dès le début des années 1960, incitent au rapprochement de la psychologie génétique et de la psychologie différentielle.

Toujours dans le contexte institutionnel de l'INETOP-CNAM de Paris, la thèse de M. Huteau (1982) sur les mécanismes psychologiques à l'œuvre dans les choix professionnels permet d'appréhender les rapports complexes entre la cognition, les styles de personnalité et la place des aptitudes et des intérêts dans les conduites d'orientation.

On le voit, l'histoire de l'orientation des élèves dans l'école est tributaire des avancées de la psychologie scientifique et des pratiques éducatives qui s'en réclament.

L'orientation des années soixante est une « parenthèse enchantée » particulièrement intéressante pour montrer que le choix d'un devenir dans la vie est à la rencontre

d'une logique individuelle et d'une logique collective. L'orientation est, par nature, un processus en tensions contradictoires, entre les désirs, les rêves, les utopies, et une réalité sociale et économique, à un moment donné de l'histoire des structures collectives d'une société donnée.

Les « événements » de mai-juin 1968 sont révélateurs par excellence d'un phénomène sociétal multidimensionnel qui va créer une nouvelle donne dans l'orientation de la jeunesse scolarisée : évolution économique ; internationalisation des échanges et concurrence entre les nations ; basculement démographique avec l'émergence d'une « bioclasse adolescente-juvénile » (E. Morin) ; réforme scolaire contestée ; changement dans les représentations sociales à l'égard du travail, de l'autorité... La conception du monde des soixante-huitards, à la fois romantique et messianique, ne pouvait pas ne pas avoir de répercussions sur les conduites d'orientation individuelle et collective. La contribution de Pita Miankeba souligne les perspectives conflictualistes qui traversent « l'esprit de Mai 68 » en montrant que crise de l'enseignement et crise de la société sont intimement mêlées dans la mesure même où ce sont les finalités et les choix de valeurs, c'est-à-dire les conceptions de l'homme et de la société, qui sont en cause dans l'intégration sociale et professionnelle.

Né après la crise économique de 1929, du souci de lutter contre l'encombrement de certaines carrières, et préalablement de certaines formes d'études, afin d'éviter le risque qu'aurait pu faire courir à la nation le « chômage intellectuel », le Bureau universitaire de statistique et de documentation scolaire et professionnelle a eu pour objectif d'améliorer la sélection. La contribution de Marie-Françoise de Nanteuil analyse l'évolution institutionnelle du BUS devenu à partir de 1970, l'Onisep. Plus d'un demi-siècle de diffusion de la revue *Avenir* nous renseigne sur les changements de contenus et de publics, par le passage d'une orientation professionnelle bourgeoise (en 1947, il y avait 4,38 % de bacheliers pour une génération d'environ 646 800 jeunes) à une orientation élargie à l'ensemble d'une classe d'âge.

Depuis la loi d'orientation sur l'éducation du 10 juillet 1989, l'élève est explicitement au centre du système éducatif. S'est-on demandé comment les jeunes vivent au quotidien l'orientation en milieu scolaire ? L'intérêt du travail empirique mené par Michèle Guigue est de tenter une approche des représentations et du vécu des

élèves de classes de troisième (issus de quatre collèges parisiens). Dans cet article de synthèse issu d'un ouvrage publié sur le sujet (Guigue, 2001), on découvre que la thématique de l'orientation mobilise autant la cognition sociale que la subjectivité. D'où l'importance des attitudes par rapport aux matières d'enseignement et à l'image des métiers qui guident les conduites d'orientation dans la vie. Sans prétendre à des conclusions de portée générale, l'impression dominante est celle d'un malaise, suscité chez des adolescents qui se trouvent, un jour, confrontés à « l'ouverture des avenir possibles » et qui le vivent, selon les cas, sur le mode de l'impuissance, de la révolte ou de la souffrance.

Jusqu'au début des années soixante-dix, le terme de la scolarité coïncidait avec l'entrée dans la vie active. La fin des « Trente glorieuses » et l'installation de la société française dans un chômage chronique et massif ont modifié la donne du passage de l'école à la vie productive. Depuis plus d'une dizaine d'années, Aziz Jellab a consacré son action et sa réflexion aux publics relevant du réseau des Missions locales et des Permanences d'accueil, d'information et d'orientation. Le travail d'insertion en mission locale est au cœur des problématiques du conseil en orientation pour les jeunes de seize à vingt-cinq ans. La thématique du rapport aux savoirs, articulée à celle du projet professionnel, met l'accent sur l'expérience scolaire, notamment chez les élèves de lycée professionnel. Apprendre, c'est se transformer. Autrement dit, on ne peut plus séparer le sens des apprentissages scolaires et sociaux et la problématique

de l'orientation. S'orienter est une épreuve existentielle qui mobilise une face subjective et une face objective. Reste à en déterminer la dialectique dans une perspective éducationnelle.

L'enseignement professionnel français a fait l'objet de rares investigations. Parmi celles-ci, la thèse de Danièle Marchandise-Zoubir, en 2002, sous la direction de R. Bourdoncle à l'université Lille III, a été remarquée par son apport original : la question d'un double choix paradoxal posée dans un département, le Nord, à forte concentration ouvrière, et qui a été touché au siècle dernier par la reconversion de sa mono-industrie. À l'issue d'une enquête de terrain, on y découvre que le choix d'une filière d'études et *in fine* d'une carrière professionnelle s'effectue toujours dans un contexte spécifique en lien avec des stratégies d'acteurs singuliers. Que nous apprennent les parcours scolaires de ces « résignés », « résolus » ou encore « rescapés » ?

Certes, l'orientation scolaire est souvent vécue comme un parcours du combattant où l'on découvre, après le saut d'obstacles, la nature véritable des enjeux et des règles implicites. Cependant ces épreuves subjectives ne sont pas vaines, car des alternatives concrètes se libèrent chemin faisant, et des élèves s'y engagent de telle sorte qu'ils y construisent une orientation positive par des conduites adaptées et sources d'émancipation à leurs yeux.

Francis DANVERS

*PROFÉOR, UFR des Sciences de l'éducation, université Lille III*